

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

I

[L'auteur commence par une étude de *théologie biblique*. L'objet premier du dimanche des Rameaux est l'exaltation de la fonction messianique de Jésus (voir la valeur messianique des acclamations qui lui sont adressées, du psaume 117, notamment). C'est, avant tout, le dimanche du Médiateur. Et Jésus a choisi volontairement un dimanche...

Les rameaux eux-mêmes, qui ont pourtant donné leur nom à ce dimanche, ne sont qu'un accessoire décoratif, destiné à souligner le caractère festif de ce jour. Ils doivent demeurer au second plan.]

II

La ligne de l'histoire liturgique nous confirme et nous inculque que la liturgie célébrait depuis le IV^e siècle le dimanche des Rameaux comme dimanche du Messie, en fêtant son entrée solennelle dans le monde.

1. Dans les trois premiers siècles, il n'y a pas trace d'un dimanche du Messie. Cela se comprend. Il fallait avant tout imprimer dans les cœurs la vérité fondamentale que Jésus est le Fils de Dieu qui s'est fait homme pour notre salut et que comme tel il est le Messie, notre unique Médiateur (1 Tim., 2, 5; 1 Jean, 2, 22; 4, 2; 5, 1, 5-6). Les persécutions mettaient à l'épreuve la foi que chacun avait alimenté à la sainte messe le jour du Seigneur. Les saints Lieux de la Rédemption avaient été enterrés par l'empereur païen Adrien vers 135, pour effacer les traces du Christ-Messie;

ils devaient donc d'abord être dégagés par l'empereur chrétien Constantin et sa mère Hélène qui y bâtirent en 325 la majestueuse basilique du Martyrium. La merveilleuse coupole dressée sur le glorieux sépulcre devait annoncer au monde la victoire du Christ et la liberté obtenue.

2. Le premier germe de notre dimanche du Messie a levé et s'est développé d'abord à Jérusalem, où Jésus l'avait célébré personnellement. En 385 Ethérie, la vaillante religieuse des Pyrénées, nous décrit dans son journal de pèlerinage la célébration du dimanche du Christ-Messie à Jérusalem qu'elle a vue de ses yeux. Il suffit d'en retracer la dernière phase. Après divers offices religieux, à cinq heures du soir, la communauté chrétienne rassemblée autour de l'évêque se trouvait au sommet du mont des Oliviers, d'où Jésus était monté au ciel. On lisait l'évangile de l'entrée triomphale. Puis on commençait à l'imiter en chantant les mêmes acclamations messianiques, en agitant les rameaux que portaient en main jusqu'aux enfants suspendus au cou de leur mère. On descendait lentement de la montagne, pieds nus, en parcourant le même itinéraire qu'avait parcouru Jésus. On arrivait finalement, en chantant et en priant, à la basilique et au saint sépulcre d'où le Christ était ressuscité. Tout le paysage, chaque sentier, et comme chaque pierre, rappelaient Jésus, son entrée à Jérusalem, sa Passion, sa Résurrection et sa montée au ciel. Toute la fête lui était consacrée, à lui, le Messie-Médiateur, le *Kyrios* alors à la droite du Père, qui reviendra un jour. Selon sa promesse que « là ou deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux », il parcourait invisiblement avec eux le même sentier sur lequel il était passé lui-même. Toute la fête lui rendait hommage.

3. De Jérusalem, le dimanche du Messie avec sa procession caractéristique se répand peu à peu dans le proche Orient. Puis, plus tard, à travers la Méditerranée, il commence à se répandre d'abord dans les Gaules, en Espagne et à Milan. Finalement, les sacramentaires romains eux-mêmes, transcrits du VII^e au IX^e siècle, nous offrent la *dominica in palmis vel palmarum*, à l'entrée de la semaine sainte.

En quoi consistait-elle ?

Il semble qu'au début on ait simplement tenu en main des rameaux et des fleurs en hommage au Messie, pendant la messe. Le sacramentaire de Rheinau 30, du VIII^e siècle, pouvait indiquer : *Suscipientes ramos in manibus.*

Rapidement s'est ajoutée, aux VIII^e et IX^e siècles, la procession avec les rameaux et les acclamations messianiques provenant de la liturgie gallicane. L'évêque Théodulphe d'Orléans, mort en 821, coopérateur de Charlemagne et d'Alcuin dans les matières liturgiques et théologiques, composa la très dévote hymne *Gloria laus et honor*, qui fut bientôt utilisée partout pour la procession.

Le parcours de la procession était long. Le sacramentaire de Rheinau 43 du IX^e siècle dit : *Item missa ambrosiana per quam veniunt ad ecclesiam.* Donc la procession à l'extérieur s'achevait par la messe dans l'église.

Le codex 138 de Cologne, du même siècle, s'explique avec plus de précision : *Intrantibus portam civitatis cantor incipiât : Ingremente Domino.* On le voit, la procession sortait de la ville.

Amalraire, du même IX^e siècle (livre I *de ecclesiasticis ritibus*, ch. 10) confirme : *in memoriam illius rei* [l'entrée de Jésus] *nos per ecclesias nostras solemus portare ramos et clamare osanna.* La procession voulait imiter l'entrée du Messie dans la ville de Jérusalem et proclamer, avec les acclamations messianiques, le *Gloria laus*, avec les hymnes et les antiennes, la messianité du Christ comme le fait la préface du sacramentaire de Prague 0, 83, du VIII^e siècle : *Procedit Rex ut nobis conferat regnum.*

4. Une particularité de la procession mérite d'autre part une attention spéciale. L'imitation de l'entrée de Jésus ne se limitait pas à rentrer par la porte de la ville mais partait d'un lieu extérieur à la ville qu'on appelait Béthanie. C'était une église ou un local approprié, où on avait exposé précédemment un symbole du Messie, soit une grande croix, soit une statue du Messie assis sur un ânon, qu'on appelait populairement l'ânon des rameaux. En Angleterre et en Normandie, au contraire, il était d'usage d'exposer la pyxide avec le Christ eucharistique.

Deux processions partaient de l'église principale; la première procession, celle du clergé et de sa suite, correspon-

dant au cortège intime du Messie-Médiateur, partait un peu avant, se rendait à « Béthanie », y vénérail silencieusement le Christ et le saluait avec l'antienne *Ave, Rex noster*. Ensuite elle avançait avec la croix vers la porte de la ville en portant les rameaux et en chantant les hymnes au Messie. Entre temps, la seconde procession était partie elle aussi. Composée du peuple, elle venait au-devant jusqu'à la porte de la cité (ou bien à Béthanie), avec les rameaux et les chants, et elle vénérail chaleureusement le Messie-Médiateur.

On fermait ensuite la porte de la ville. Le chœur, de l'intérieur, chantait la première strophe du *Gloria laus*, qui était répétée de l'extérieur par le clergé et le peuple, après chaque strophe. Ensuite, on frappait à la porte qui s'ouvrait. Au chant de l'antienne *Ingrediente Domino*, entraient les deux processions réunies, en répétant les acclamations messianiques et en chantant l'hymne au Messie *sonantibus omnibus campanis* : « tandis que sonnaient toutes les cloches », ajoute le Pontifical romain du XII^e siècle.

Arrivés à l'église principale, on entrait et immédiatement commençait la messe avec l'Introït.

A la messe, on ne chantait pas du tout la Passion. Dans diverses églises, on chantait, au contraire, la péricope *Cum appropinquasset*, selon saint Matthieu ou selon saint Marc, qui correspond mieux à la fête.

A Milan, la Passion de saint Matthieu se chantait dans sa première partie, *usque ad Petri fletum*, le jeudi saint. La seconde partie se chantait le vendredi saint. La liturgie mozarabe faisait la même chose mais en utilisant une harmonie des quatre Évangiles (Diatessaron), selon l'antique usage gallican (Martène, 3, 73).

A Lyon et à Rome, on récitait la Passion de saint Matthieu au troisième nocturne du dimanche des Rameaux, comme le signale déjà saint Léon le Grand (440-461, sermon 11).

5. Déjà au XII^e siècle, la magnifique procession messianique commençait à se réduire de plus en plus, comme l'atteste le Pontifical romain de cette époque. Dans l'*Ordo in Dominica Palmarum*, nous lisons : *Cantata tertia proceditur in quibusdam terris extra civitatem... Cum autem pervenerint ad portas civitatis vel ad portas ecclesiae, si processio facta non fuerit extra civitatem, portis clausis duo*

cantores sint intus, qui cantant hos (versus) Gloria laus. (Andrieu, *Le Pontifical romain du XII^e siècle*, pages 210, 213. Cf. le manuscrit *Ottobonianus* 356 du XIV^e siècle et l'ordo XIV, où la procession se déroule depuis l'église où les rameaux ont été bénits, jusqu'à l'église stationale à la porte de laquelle on chante le *Gloria laus.*)

Ainsi la procession finit par se restreindre à un circuit autour de l'église ou à la brève procession du clergé au portail de l'église comme on le fait généralement aujourd'hui. (Martène, II, 70-79, nous indique beaucoup de manuscrits, et beaucoup de particularités intéressantes).

6. Venons-en maintenant à l'appendice surabondant de la bénédiction des palmes qui a bouleversé l'évolution rectiligne du dimanche du Messie-Médiateur. La bénédiction des rameaux provient de la liturgie gallicane, comme nous le prouve le missel gallican de Bobbio d'environ 700. Nous rencontrons pour la première fois une *benedictio palmarum vel olivae in altario*. Martène a raison d'affirmer que, jusqu'aux VIII^e et IX^e siècles, la liturgie romaine n'a connu aucune bénédiction des rameaux. Il y a deux sacramentaires romains marqués de l'influence gallicane, celui de Rheinau 30 et celui de Prague 0, 83, du VIII^e siècle, qui ont une *benedictio palmarum*, mais une seule, longue, et dont le texte n'a pas été bien conservé. Les bénédictiones se sont redoublées, passant d'une à deux, de deux à quatre, de quatre à huit, avec l'adjonction de lectures et d'une préface.

L'intéressant *sacramentarium triplex* de Rheinau (43) a, pour toutes les fêtes, trois messes : l'une gélasienne, l'autre grégorienne, la troisième ambrosienne. Or le dimanche des Rameaux commence avec la bénédiction ambrosienne des rameaux composée d'un *exorcismus floris vel frondium*, de trois brèves *benedictiones olivarum ceterarumque frondium*, puis d'une bénédiction plus longue, mais toujours avec la rubrique *alia* qui veut dire « de rechange ». Suit une préface et encore une *benedictio super olivas*. Le gélasien et le grégorien par contre n'ont que la messe.

Le rituel de Rheinau 114 du XII^e siècle a déjà les huit bénédictiones du Pontifical romain du même siècle, qui se trouvent encore dans notre missel, bien que dans un autre ordre et avec un texte sensiblement retouché. Il y a encore

la préface pourvue de sa notation musicale et qui a une signification profondément messianique : *Quem ad hoc humanam formam assumere voluisti, ut quidquid prophetales seu sanctae clamavere scripturae, Bethlehemitica rura seu hierosolymam adveniens consumaret.*

L'oraison également, qui correspond à la huitième du missel d'aujourd'hui, déjà depuis 1474, si elle est quelque peu retouchée elle aussi, est pleinement messianique : *Deus qui Filium Tuum unigenitum pro redemptione nostra dignatus es(t) ad nos dirigere, ut populum Tuum in peccati ab initio (lisez : abysso) demersum a morte ad vitam revocares — chirographo letali deleto — sanguine Filii Tui gentibus innovares regnum.*

Malgré cette superstructure des bénédictions des rameaux, la voix de l'histoire et la tradition liturgique restent clairement comme seconde ligne directrice pour restaurer le dimanche des Rameaux : la liturgie a toujours célébré le Messie-Médiateur en ce dimanche.

III

[L'auteur tire de cette enquête ses conclusions pour *la pastorale populaire*.

1. Il faudrait mettre en valeur l'essentiel : le dimanche du Messie-Médiateur, et pour cela :

a) réduire les bénédictions des rameaux à une seule; restaurer l'emploi de la couleur rouge « qui nous rappellerait non seulement le triomphe de Notre-Seigneur, mais aussi l'amour infini avec lequel il est venu et demeure parmi nous »;

b) relever le degré liturgique de ce dimanche; restaurer le dimanche lui-même comme jour du Seigneur.

2. Il faudrait « restaurer la structure architectonique » de ce dimanche.

a) *La procession* devrait « refléter les deux processions qui accompagnèrent Jésus ». Une procession, avec le clergé et la jeunesse, partirait la première pour « Béthanie ». Viendrait à sa rencontre, pour la rejoindre à « l'arc triomphal » à l'entrée de la paroisse, une deuxième procession partie plus tard; toutes deux chantant le psaume 117, en langue vulgaire, selon le mode antiphoné.

A l'arc triomphal, le célébrant élèverait la croix apportée de « Béthanie » et bénirait le peuple.

Au chant du *Gloria laus*, les deux processions confondues rejoindraient l'église, où elles entreraient, au chant de l'antienne *Ingrediēte Domino*.

b) *La messe* commencerait aussitôt par l'introït : le psaume 2, en entier, avec antienne par le peuple, en langue vulgaire. Le graduel (sans trait), les antiennes d'offertoire et de communion seraient « une hymne au Christ triomphant ». On remplacerait la Passion (qui serait transférée au troisième Nocturne de l'office « comme déjà au V^e siècle ») par la péricope *Cum appropinquasset*.

3. L'auteur revendique enfin un plus large emploi de la langue vulgaire dans la liturgie :]

A l'époque présente qui est une époque de culture généralisée, de vulgarisation scientifique, d'informations multiples et universelles au moyen des émissions radiophoniques, de la télévision, du cinéma, de la presse de toutes formes et de toutes langues, des congrès et des leçons de toute espèce, à une telle époque, on s'attend universellement à ce que la Mère-Église, elle aussi, ouvre ses trésors de révélation divine et parle directement à ses fils et à tous dans leur langue maternelle.

L'homme moderne ne supporte pas que les grands mystères de la foi restent plus longtemps voilés par une langue qui, depuis un siècle, n'est même plus comprise par la majeure partie des gens cultivés.

Avec l'usage plus abondant et plus judicieux de la langue vulgaire dans la liturgie, on obtiendrait que le peuple comprenne toujours mieux — par les prières, les lectures et les chants — le mystère de cette fête du Médiateur et de toutes les fêtes, et qu'il soit ravi par leur beauté. On vérifierait d'une manière spéciale l'adage : *Legem credendi statuat lex orandi*. La compréhension du mystère du Médiateur et de sa liturgie serait le meilleur moyen pour arriver à une participation personnelle et active aux mystères sacrés...

Il est inutile de souligner que la langue latine restera la langue maternelle et universelle de l'Église, et que selon le canon 1257 la question de la langue liturgique reste soumise à l'unique compétence du Saint-Siège.

DR TRANQUILLINO ZANETTI,
professeur au Séminaire de Coire.